

CHAPITRE III

Marchands moralistes

Paolo da Certaldo et le « Livre de la Vie Honnête »

Les hommes d'affaires florentins, naturellement portés à écrire, relèvent soigneusement leurs bilans, auxquels ils mêlent parfois, comme Morelli, leurs mémoires familiaux et leurs réflexions morales. Compte tenu de leurs préoccupations de famille et d'affaires, certains composent des spicilèges de maximes et de préceptes moraux. Leur but est double : terrestre et spirituel, consistant à diriger leurs descendants et leurs lecteurs sur les voies du bonheur et de la vertu. Dans la lignée des marchands moralistes de la fin du Trecento et du début du Quattrocento, Paolo da Certaldo vient le premier. Son *Traité de la Vie Honnête* ³²² remonte, en effet, aux années 1360. Mais il appartient quand même à notre période, parce qu'il est lu par les hommes d'affaires du Quattrocento ³²³ et que les recueils dont il s'inspire sont régulièrement recopiés jusqu'au 15^e siècle par des *mercatores* ³²⁴.

Paolo da Certaldo, interprète de la sagesse de son temps et de sa classe, est un marchand de médiocre envergure. Les archives florentines sont très peu prodigues de renseignements sur son compte et celui de sa famille. Son père, messer Pace di Jacopo, fut homme de loi, l'un de ces juristes qui, participant à l'expansion de la cité, étaient jugés dignes par les *mercatores* florentins d'en traiter les affaires intérieures et extérieures ³²⁵. Paolo di Pace est moins connu encore que son père. En 1360, il vend à Boccace une propriété sise à Certaldo. En 1362-1364, ayant pris en charge le ravitaillement en pain des troupes florentines engagées contre Pise, Paolo ne peut exécuter son contrat et il

est condamné à une forte amende, dont il obtient d'être relevé en 1370³²⁶. Il est donc un homme d'affaires assez puissant pour prétendre à un marché d'État, mais il se révèle trop faible pour exécuter un contrat qui, en définitive, dépasse ses possibilités économiques. Il est ruiné par l'aventure. Quant à ses relations avec Boccace, d'affaires et de voisinage, elles ne sont qu'épisodiques, et il n'y a pas lieu de croire qu'elles s'engagèrent jamais sur le plan intellectuel. Tout au plus peut-on légitimement penser que Paolo était flatté de connaître un homme célèbre dans sa patrie et pas seulement auprès des lettrés³²⁷, encore que le *Traité de la Vie Honnête* ne fasse pas une seule fois allusion à l'auteur du *Décaméron*.

« In questo libro scriveremo molti buoni asempri e buoni costumi e buoni proverbi e buoni ammaestramenti ; e però, figliuolo e fratel mio, e charo mio amicho, vicino o chompanigno, o qual che tu sia che questo libro leggi, odi bene e intendi quello che troverai scritto in questo libro, e mettilo in opera ; e molto bene e onore te ne seguirà a l'anima e al corpo³²⁸ ». Ainsi s'exprime Paolo dans l'introduction de son *Traité*. Notre homme est marchand : ses soucis et son langage s'en ressentent. Car la formule finale du paragraphe que nous venons de citer (« bene e onore te ne seguirà a l'anima e al corpo ») est reprise directement des livres de raison³²⁹. D'autre part, en définissant son livre comme destiné à fournir au lecteur règles et recettes pour atteindre à la réussite mondaine et au salut éternel, Paolo di Pace se place d'emblée sur le plan des préoccupations mercantiles, telles que nous les avons définies plus haut. Enfin, en écrivant : « odi bene e intendi quello che troverai scritto in questo libro, e mettilo in opera », il découvre l'une de ses sources, l'*Épître de saint Bernard*³³⁰. Dans son expression même, le *Traité* n'est pas une œuvre originale, mais un recueil de maximes traditionnelles.

En effet, parmi les 388 paragraphes du *Libro di buoni costumi*, plus de la moitié n'est formée que de dictons fidèlement cités, sans commentaires ni ordre préétabli. Les formules sont directement tirées de certains florilèges très répandus au Moyen Âge, comme les *Cinq clefs de la Sagesse*³³¹, que Paolo cite expressément³³², les *Quatre vertus morales*, attribuées à Sénèque³³³, le *Livre de l'amour et de la dilection de Dieu*³³⁴ d'Albertano da Brescia, le *Livre de Caton*³³⁵, les *Proverbes de Salomon*³³⁶, etc. Mieux, Paolo di Pace suit exactement du § 3 au § 80 de son *Traité*, la démarche d'un spicilège moral du Trecento³³⁷. Il démontre ainsi sa totale soumission aux monuments de la culture proverbiale, acceptant l'autorité de ces proverbes qui, n'engageant

aucun système philosophique précis, sont au Moyen Age le point de rencontre des sagesse stoïcienne, chrétienne, païenne et pragmatique. Car les proverbes sont par définition accommodables à toutes les pensées, interprétables selon toutes les tendances. Ils sont faciles à répéter et à se remémorer. En les utilisant, Paolo di Pace, comme Sacchetti dans une certaine mesure ³³⁸, se soumet au formalisme du langage et témoigne de son incapacité à le modifier et à le renouveler. Il se satisfait de la rhétorique propre aux *sententiae* : du rythme et de la rime. Il écrit par exemple : « Chi tosto serve, due volte serve ³³⁹ ». « Se le taverna userai, de' tuo' danari vi lascerai ³⁴⁰ ». « Chi sì lo da, sì s'imbroda ³⁴¹ ». « Ricchezza mal chonposta a povertà l'achosta ³⁴² ». « I' son cierto ch'i' so' nato / e di morir son sichuro / ma non dove né quando / e però é 'l mondo schuro ³⁴³ ». Aussi bien notre moraliste reconnaît-il lui-même la valeur éminente des proverbes, car il écrit : « Sempre pruova chon asepri quello di che parli, e sara'ne tenuto più savio ³⁴⁴ ». Mieux : lorsqu'il commente certains proverbes, Paolo s'efforce de conformer son langage à leur rhétorique. Il multiplie les futurs prophétiques et menaçants : « Uno uomo può più disiderare che mille huomini o molto più non potreboro aquistare ; e però ti guarda molto di non seguire il tuo disiderio : che se 'l vorai seguire mai non potrai aenpiere, e chosì ti perderai il tempo tuo e senpre tribolerai, e sezaio di meno contento che 'l primo sarai : e chosì ti morrai ³⁴⁵ ».

Aussi bien notre moraliste répète-t-il sans véritable adhésion et machinalement les *sententiae* qu'il recueille. Il ne les groupe pas par sujet et ne les commente pas davantage, mais les entasse les unes à la suite des autres, au gré du hasard. Il répète ainsi les préceptes d'une morale chrétienne, qu'il accepte tels quels, qu'il transcrit sans témoigner d'une participation réelle ou d'un intérêt particulier. Il écrit par exemple : « Tra' savi chi è 'l più savio ? quegli che è più humile ³⁴⁶ ». « Sichome in Dio sono racholti tutti i beni, chosì ne l'umile sono racholte tutte le virtù ³⁴⁷ ». « Vasselto di sapienza sì è humiltà ³⁴⁸ ». Ces formules ont certes une même préoccupation, mais plusieurs autres les séparent. Paolo répète également les lieux communs de la pensée stoïcienne, écrivant par exemple : « Chontro a tutte le chose è forte chi 'n tutto vince sé medesimo ³⁴⁹ ». Davantage : il copie de façon si mécanique que, énumérant les sept sacrements il en omet un sans s'en apercevoir : « Questi sono i sacramenti de la Chiesa, che sono sette : battesimo, clesima, chomunione, gli ordini de' chierici e de' preti, l'oglio santo, il matrimonio ³⁵⁰ ». Au demeurant, Paolo attache plus d'importance au chiffre qu'au contenu. Ailleurs il écrit : « Cinque sono le chiavi della sapienzia... ³⁵¹ » ; « i maggiori amori che sieno sì sono quatro » ³⁵² ; « qua-

tro chose à l'uomo più che egli non crede... » ³⁵³ ; « sei chose à l'uomo meno ch'egli non chrede... » ³⁵⁴.

Parfois, cependant, Paolo da Certaldo corrige ou complète les proverbes qui lui sont fournis par les formulaires dont il dispose. Il réfléchit, il élabore ses propos, soit qu'il perfectionne ses citations, soit qu'il leur impose une signification nouvelle. Parfois, il abandonne les métaphores de la rhétorique chrétienne traditionnelle pour être plus explicite et plus efficace. Il écrit : « La 'ngratitudine fa secchare la fonte de la miserichordia » ³⁵⁵, tandis que son modèle lui proposait la formule suivante : « La 'ngratitudine è un vento che fa secchare le vene della fontana della divina miserichordia » ³⁵⁶. Ailleurs, alors que son livre de formules lui proposait une longue métaphore ³⁵⁷, il écrit dans un style plus direct : « Tenera chosa è nelle femine la fama della chastità e chome fiore bellissima ; e però sempre ti guarda tu, femina, di non correre per tuoi mali atti e chostumi i' mala fama, che troppo ti fia malagevole a uscirne » ³⁵⁸.

Dans cet ultime exemple, Paolo ne se contente pas d'élaguer les ramures inutiles de la rhétorique pour être plus aisément compris. Il délaisse les formules au profit de conseils pratiques qu'il donne à la deuxième personne. Son intention est manifestement pédagogique et moralisatrice. La locution « *e però* », reprise du *sermo cotidianus* des livres de raison marque nettement le passage du précepte abstrait, simplement énoncé, aux conclusions pratiques, développées plus longuement. Nombreux sont les proverbes d'où Paolo tire, grâce à un *e però*, des règles impératives de morale pratique. « Io ò letto e riletto, e no mi richordo mai ch'uomo miserichordioso perisse di mala morte, disse santo Aghostino. *E però* abi miserichordia » ³⁵⁹. « Il peggiore ardire che sia e 'l più folle si è stare l'uomo in pechato mortale ; *e però* molto tene guarda » ³⁶⁰. Ailleurs, le moraliste requiert l'attention du lecteur par un vocatif : « *Pensa* ch'ogni tempo che t'è dato te ne fia richiesto ragione chome l'avrai speso » ³⁶¹.

Mais les innovations ne concernent pas que la forme. Parfois Paolo interprète et transforme selon ses propres préoccupations les formules que lui lègue la tradition. Dans certains chapitres, ajoutant des phrases restrictives ou « lénitives » à ses citations, il se montre moins catégorique et affirmatif que ses sources : comme les marchands ses confrères, il a le sens du relatif. Il écrit par exemple : « Onora ogni huomo virtuososo e spregia, cioè *abandona* ongni huomo vizioso » ³⁶², tandis que son modèle disait plus nettement : « Onora ongni huomo virtuososo, e spregia ongni huomo vizioso » ³⁶³. Ailleurs, Paolo, en bon *mercator*, supprime des propos qui lui paraissent trop ascétiques et manifeste

ainsi son attachement au monde. Il écrit : « Ongni ora pensa chome debi fare la sezaia ora che viverai, e pensa sempre della morte ³⁶⁴ », alors que les recueils manuscrits de proverbes de la même époque proposent le précepte suivant : « Ognora ordina chome doveresti fare la sezaia che viverai : *dispregia vivendo quello che non puoi avere dopo la morte* ³⁶⁵ ». Dans le même sens, Paolo révèle son sentiment pressant de l'utile et il montre que la bonne conduite doit être récompensée : « Se non avrai compassione del tribolato, non troverai miserichordia ; e però sempre abi compassione del prosimo tuo, aciò che con buono viso possi chiedere misericordia a Dio ³⁶⁶ ». Semblablement, il écrit dans le paragraphe suivant : « Termine de la vita crudele è lo 'nferno, *termine de la vita pietosa sì è paradiso* ³⁶⁷ ». La deuxième partie de la formule, qui contrebalance la première, est due à notre moraliste : elle fait de la mise en garde une formule de contrat synallagmatique.

Certaines autres additions et certains commentaires dus à la plume de Paolo sont significatifs de son souci de l'*urbanità*, de la *cortesìa*, trait typique, nous le verrons, de sa morale. Ainsi, il insiste sur le souci d'autrui qui doit animer les hommes : « Non puoi avere conchordia con Christo avendo dischordia col prosimo tuo, e però sempre ama il tuo prosimo e onoralo quanto puoi ³⁶⁸ ». Du conseil traditionnel de la morale chrétienne Paolo fait un précepte de vie en société (*onoralo quanto puoi*). Dans un autre paragraphe, il laisse entendre plus clairement encore sa préoccupation de l'opinion des autres : « Ongni chosa che non chiarifica gli uditori si torna in pericolo del dicitore ; e però sempre *ciò che di i' luogho dove tu sia udito, dillo sì apertamente che tu sia inteso* ³⁶⁹ ». Et, dans la même veine, il écrit ailleurs : « Quando t'adiri e se' crudele contro a' tuoi servi, asai mostri d'esere meniposente chontro agli altri. *E però sempre torna e sta in chasa tua chon buono viso e alegro e umile e riposato* ³⁷⁰ ». La « distorsion » est évidente entre la première partie — moralisante et chrétienne — de la recette, et la seconde — essentiellement pratique —, conseil destiné à la vie de chaque jour.

Toutes les *sententiae* que nous avons citées jusqu'ici trouvent leur origine dans les spicilèges moraux du Trecento. Paolo da Certaldo pratique régulièrement ces encyclopédies de la sagesse médiévale. Il connaît aussi les romans historiques de son temps. N'écrit-il pas : « Truovasi ne le storie Romane che Ataviano inperadore... » ³⁷¹ ? Cette allusion lui sert d'argument dans une longue démonstration. De même que lui apportent le poids de leur autorité certaines citations de la Bible (« Baltasar re di Banbilonia » ³⁷², « re Erode Anzipas » ³⁷³, « Lotto chastis-

simo » ³⁷⁴) et de saint Augustin, à moins que ce ne soit de saint Jérôme ³⁷⁵. Plus originales et significatives sont les citations précises de Boèce : « Dicie Boezio che quella morte è felicie, cioè benaventurata, la quale non isciema i dolci anni » ³⁷⁶ ; « Anche t'amaestra Boezio che tu dei volgiere le spalle a ciaschuna alegrezza » ³⁷⁷, ainsi que les allusions à l'*Épître de saint Bernard*, que Paolo transcrit d'ailleurs lui-même dans le *zibaldone* précédant son *Libro di buoni costumi* : « Dise santo Bernardo, che pocho era buono chi non vuole essere migliore ³⁷⁸ ». Mieux encore, Paolo fait expressément une citation de Dante : « Chome dise Dante, chosì dee usare in taverna cho' ghiottoni e in chiesa cho' santi e in inferno cho' dimoni ³⁷⁹ ». Ailleurs, il fait allusion à Pisistrate : a-t-il découvert ce personnage dans la *Divine Comédie* (Purg., xv, 94-105), chez Valère-Maxime (*Facta*, vi, 1), ou dans un recueil d'anecdotes du temps ? Il semble bien que Dante l'a directement inspiré ³⁸⁰.

Compte tenu de cette culture — pas tout à fait négligeable — Paolo da Certaldo est capable de réflexion. Dès le deuxième paragraphe de son livre, bien qu'il s'inspire du *Trattatello delle Cinque Chiavi*, il démontre par un long commentaire sa volonté d'interpréter et d'approfondir l'enseignement de ses sources. Il renonce à la concision pour un discours qui occupe plus de trois pages de l'édition Morpurgo ³⁸¹. A la manière de son modèle, il énumère les « cinq clefs de la sagesse » ³⁸². Mais il ne s'en tient pas là : revenant sur les propositions initiales, il les commente. Au laconisme et aux répétitions stéréotypées du *Trattatello*, il substitue un langage discursif ³⁸³. Après avoir exposé les préceptes, il les explique et les commente : « la seconda chiave de la sapienzia si è che tu sempre onori il tuo maestro, cioè que' che tt'insegna ». Passant des affirmations initiales aux conclusions pratiques, il emploie des *però* (*per hoc*) : « *però* dei onorare il tuo maestro sempre » ; « *però* sempre leggi e studia cho' molta sollecitudine ». Il justifie ses préceptes par des *però che, perché* : « *però che* legiere continuamente fa 'mparare molte chose ». Semblablement, il use de nombreux *dunque*, qui rythment, soutiennent et parfois relancent le discours : « *Dunque*, domandare si dee per imparare quello che non sai ». En somme, il passe du ton catégoriquement affirmatif de la *sententia* (« Temere si dee » ; « *niuna* lingua è tanto potente che 'l potesse ringraziare... ») au ton de l'explication pour ne pas dire de la démonstration apodictique. Et il va même jusqu'aux exclamations et interrogations oratoires : « Or chi potrebbe cho' lingua rachontare la grazia del nostro singniore Iesu Christo... O quanta grazia ci à fatta, pensando che ci à fatti nasciere christiani ». Si le ton est donc nouveau, la moralité n'est pas originale, qui recommande à l'homme l'humilité en face de Dieu et au disciple l'humilité

en face du maître. Ces propos sont typiques du Moyen Age. Seules certaines idées — à peine ébauchées — ressortissent à la notion d'*urbanitas* (*cortesia*), dont nous avons déjà parlé : idéal de vie harmonieuse et paisible dans la communauté urbaine (« *verai savio e chosumato* »).

Bien que les proverbes cités par Paolo ne forment pas un organisme logique, un *corpus*, le *Traité* se développe selon une double voie. D'une part il s'élève d'une pensée traditionnelle jusqu'à une réflexion originale, d'autre part il va des préoccupations terrestres jusqu'aux considérations morales et religieuses. Corrélativement, les paragraphes s'allongent. Les premiers n'ont qu'une ou deux lignes et les derniers s'étendent sur plus de deux ou trois pages³⁸⁴. Ceux-là sont des affirmations péremptoires et laconiques : « Quello che giustamente chredi, non ti verghogniare di credere »³⁸⁵ ; « D'usare col savio huomo mai non ti vedere sazio »³⁸⁶ ; « Sola medicina de le miserie e fatiche sì è la dimentichanza »³⁸⁷. Ceux-ci sont de longues observations et discussions. Lorsqu'elles demeurent alors présentes, les formules n'y sont plus que citations³⁸⁸ ou conclusions sentencieuses³⁸⁹.

En somme, la pensée de Paolo devient progressivement digne de ce nom. Au cours des paragraphes et même au sein de certains chapitres, elle se cherche et se trouve. C'est, peut-on dire sans exagérer, une pensée en acte. La sentence conserve ce ton d'impératif catégorique que nous avons déjà rencontré, commençant de façon caractéristique tantôt par un superlatif : « Molto è grave e pericholoso e spiacente a Dio il pechato de la lussuria »³⁹⁰ ; « Pesima chosa è il pechato de la 'ngratitudine »³⁹¹, tantôt par un *molte volte* ou un *sempre* : « Molte volte aviene... »³⁹², « sempre abi a mente... »³⁹³. Ce sont là des formules chères à Sacchetti³⁹⁴. Mais l'auteur du *Trecentonovelle* n'est-il pas lui aussi un grand utilisateur de maximes³⁹⁵ ? A partir de ces énergiques affirmations, la réflexion se développe plus librement, tout en demeurant bornée par le « garde-fou » de l'impératif catégorique initial. Paolo procède par similitudes (« *simile sta bene a l'uomo giovane essere verghognioso* »³⁹⁶), et par adjonctions (« *anche la dà [l'elemosina] più tosto a femine vedove o a pulcielle... ch'a uomini. Anche dà più tosto quello ch'ài d'incierti a sei poveri ch'a due ...* »³⁹⁷). Il introduit des hypothèses supplémentaires : « *E se tu acchati danari a usura... non t'avedi mai del danno tuo ; se tu avessi bisongnio di danari, inanzi vendi la chosa... che tu non la 'mpengni* »³⁹⁸. Il s'explique et se justifie : « *Non vi t'avezare a la picchole chose, ché mai non te ne sapresti rimanere né a le picchole né ne le grandi somme* »³⁹⁹. Enfin, il développe des conclusions logiques : « *Dunque, vedi chom'ài bene guan-*

gniato. *E però ti guarda quanto puoi di non prestare... »* ⁴⁰⁰. Toutes les tournures de cette prose discursive sont reprises du *sermo cotidianus* des livres de raison. Parfois, notre moraliste utilise des procédés rhétoriques qu'il a sans doute tirés des sermons, auxquels il recommande chaleureusement d'assister ⁴⁰¹. Ainsi il répète des questions et des réponses parallèles : « Quale chosa rea è quella che non nascie da l'ira ? Certo niuna rea chosa...! Quale parente e amicho risparmi l'ira ? Certo no niuno...! Quale bestia s'uccide ella stessa ? Certo no niuna...! » ⁴⁰². Suivant cette voie Paolo parvient à développer une nouvelle pour elle-même, indépendamment de ses intentions moralisatrices. En un premier moment, il compose une parabole concise, dans laquelle l'anecdote n'a qu'une fonction exemplaire ⁴⁰³. Un peu plus loin, il reprend le même thème et l'amplifie : son récit s'étend sur quatre pages et non plus sur cinq lignes ⁴⁰⁴. L'action dramatique se développe en trois actes ⁴⁰⁵. La représentation des personnages est alerte et vivante. Une scène se distingue entre toutes les autres par son réalisme. Aussi bien est-elle typiquement mercantile : représentation d'un marchand comptant son or, qui ne peut que toucher le cœur et l'esprit des hommes d'affaires ⁴⁰⁶. Ne sera-t-elle pas d'ailleurs reprise par le conteur lucquois Giovanni Sercambi ⁴⁰⁷ ? Mieux : la nouvelle s'intègre au ton général du livre, car Paolo prend le lecteur à témoin et l'apostrophe ⁴⁰⁸. Ainsi, sur la voie de l'approfondissement dialectique, le moraliste perfectionne son langage. Toutes proportions gardées, il suit la démarche de Sacchetti depuis les *Sposizioni* jusqu'au *Trecentonovelle*. Car, parti de l'abstrait et de l'universel de la vision a priori, il tend à s'intéresser toujours davantage au particulier et au réel. En ce sens même, il reflète la démarche de pensée des *mercatores*, qui ébauchent leur morale non pas à partir d'une superstructure imposée, mais en se fondant sur les faits, sur leur expérience de la vie « mondaine ».

Ailleurs, la pensée du *Traité* atteint à une sorte de rigueur logique pour ne pas dire philosophique. Ainsi de la condamnation de la guerre : « C'est une très grande folie, écrit Paolo, d'aimer ou de désirer la guerre ; car qui aime la guerre n'aime pas la paix ; et qui n'aime pas la paix n'aime pas Dieu ; et qui n'aime pas Dieu, n'aime ni son âme ni son corps ; et qui ne s'aime pas soi-même, ne vois-tu pas quel est son état ? Bien mauvais assurément ! Donc fuis autant que tu le peux les guerres de la Commune et les inimitiés personnelles » ⁴⁰⁹. L'argumentation ne manque pas d'intérêt ni d'originalité. Quant à sa forme d'abord. Grâce aux locutions qui lui sont habituelles ⁴¹⁰, Paolo compose un parallogisme, qui, sous son apparente rigueur logique, fait chaque fois appel à des éléments extérieurs aux prémisses. Il s'efforce de démontrer. Mais

c'est surtout l'esprit du raisonnement qui intéresse. Car le moraliste condamne la guerre au nom de l'homme et non pas au nom de la morale chrétienne traditionnelle, en s'efforçant de relever une contradiction au sein même de l'individu. Il refuse la guerre non par référence aux impératifs divins, ni même au mal que l'on fait à autrui, mais au préjudice que l'on se porte à soi-même. En définitive, il proscriit la guerre au nom de l'intégrité de l'individu. Le propos est original. S. Morpurgo ne lui connaît pas d'antécédent. Cependant on peut penser qu'il reflète dans une certaine mesure les théories stoïciennes, dont on sait qu'elles étaient connues et admirées de façon générale au Moyen Age.

Enfin, à de nombreuses reprises dans le *Traité*, Paolo reprend des affirmations exprimées en des paragraphes antérieurs, afin de les compléter ⁴¹¹, de les corriger ⁴¹², ou de les nuancer ⁴¹³. En somme, il ne se satisfait jamais tout à fait ni des proverbes ni de ses propres idées. Toutes proportions gardées, le *Trattato dei buoni costumi* est une quête incessante de la vérité.

Cette vérité est marchande. La pensée de Paolo di messer Pace se fait plus originale à partir du paragraphe 81 : « C'est une très belle chose, écrit le moraliste, et une grande science que de savoir gagner de l'argent, mais c'est une belle et plus grande qualité encore que de savoir le dépenser avec mesure et là où il faut » ⁴¹⁴. Problèmes de gain et de dépense, de *masserizia* selon l'expression de Leon Battista Alberti : ces propos sont typiquement mercantiles. Notre écrivain est donc plus disert et plus original dès qu'il aborde des questions d'éthique marchande.

Au fil des chapitres du *Libro*, les préceptes moraux exposés par Paolo s'organisent autour du triptyque : profit, prudence, mesure, qui débouche sur un idéal d'urbanité. D'abord, Paolo revalorise l'idéal de profit, nettement condamné par les prédicateurs du Moyen Age. Il enseigne à ses lecteurs qu'il ne faut pas cesser d'amasser les richesses car les lendemains ne sont pas sûrs. Profondément marchand, il ne se soucie que du profit des individus. Sa « morale » est de classe. Il écrit par exemple : « Prends de la peine sans cesse et efforce-toi de gagner et ne dis pas : si je suis ici aujourd'hui, je n'y serai pas demain ; et je ne veux pas laisser tant de biens derrière moi, car je n'ai pas d'enfants, mes parents ne m'aiment pas et ils sont tels que, si je leur laissais une ville tout entière, en peu de temps ils l'auraient dépensée, gâtée et gaspillée. Car tu ne connais pas la durée de ta vie et tu ignores le destin. En effet, j'ai vu de grands rois, de grands seigneurs, de grands bourgeois et de grands marchands perdre leur état et, avant de mourir,

vivre dans la nécessité... » ⁴¹⁵. Paolo dit d'autre part : « Afin que tes enfants soient soucieux des profits de ta maison, enseigne-leur autant et aussi souvent que tu peux de ne pas rentrer à la maison les mains vides, mais qu'ils rapportent toujours quelque chose... car il convient de rapporter toutes les richesses à la maison » ⁴¹⁶.

Dans un autre paragraphe, le fils de Pace di Jacopo propose une définition pénétrante du travail comme destiné à faire fructifier l'argent. « Si tu as de l'argent, écrit-il, ne t'arrête pas, ne le garde pas mort chez toi, car il vaut mieux travailler en vain que de se reposer en vain, parce que, même si tu ne gagnes rien en travaillant, au moins tu ne perds pas ainsi l'habitude des affaires » ⁴¹⁷. Le propos est nouveau et original. Non seulement ce chapitre n'a pas d'antécédents connus, mais Paolo prend le contrepied de l'enseignement des spicillèges qu'il connaît ⁴¹⁸. A n'en pas douter, et quoi qu'en pense Max Weber ⁴¹⁹, notre homme est l'un des premiers théoriciens du capitalisme naissant.

Concurremment, à l'image de Morelli et mieux que lui, Paolo di Pace prodigue un enseignement d'effort. Il affirme par exemple que seule est valable la richesse procurée par le labeur personnel et que les héritages ne viennent que par surcroît, imprévisibles et peu sûrs ⁴²⁰. L'un des mots-clefs du *Traité* est « laborieux », repris par « persévérant » et « diligent ». Entre autres métaphores, le moraliste propose celle de la goutte d'eau dont la chute incessante et inlassable finit par transpercer les pierres les plus dures ⁴²¹.

Marchand s'adressant à des marchands, Paolo ne conçoit pas d'activité humaine hors du commerce et de l'industrie. La *bottega* lui apparaît ferme et sûre, seule capable de résister aux coups du sort et de procurer un enrichissement progressif. Aussi recommande-t-il à ses lecteurs de marier leurs filles à des *mercatores* ⁴²² et de faire de leurs fils des hommes d'affaires ⁴²³. Aux yeux de notre « moraliste », le négoce garantit en toutes circonstances des profits suffisants. Encore faut-il qu'il soit convenablement mené ! Et Paolo, qui a connu personnellement les difficultés économiques du milieu du siècle, met en garde ses descendants contre la banque et les entreprises trop vastes, qui lui paraissent très sensibles à la conjoncture. Pour lui, comme pour Morelli ⁴²⁴, les meilleures affaires sont restreintes : une seule branche d'activités, peu d'associés. « Les grands emprunts, écrit-il, les grandes obligations et créances ruinent les sociétés et les particuliers : donc n'en fais jamais » ⁴²⁵. Aussi bien notre marchand propose-t-il un formulaire d'excuses destiné à qui refuse de prêter son argent ou de s'engager dans des affaires douteuses. Ici encore il rencontre les préoccupations de l'auteur des *Ricordi*, mais il ne les exprime pas sous la forme du *contrasto* dramatique que

nous avons analysé plus haut ⁴²⁶. Paolo n'est pas un écrivain à la mesure de Morelli.

But du labeur : non pas le travail pour lui-même, mais l'enrichissement. Aux yeux de Paolo comme de ses confrères, l'opulence consacre la réussite terrestre de l'homme. Loin de faire l'apologie de la pauvreté ascétique, l'auteur du *Libro di buoni costumi* a peur de la ruine qui lui paraît signifier l'écroulement de toutes les raisons de vivre. Aussi recommande-t-il à son lecteur de lutter pour défendre ses biens, dont il estime qu'ils sont l'objet de toutes les convoitises : plus difficiles à conserver, dit-il, que la liberté et les femmes ⁴²⁷...

Le ton général du *Traité* est de mise en garde. Cent fois l'expression « garde-toi » revient sous la plume de notre *mercator* ⁴²⁸. Son enseignement est plus négatif que positif, plus restrictif que constructif. A l'instar de Morelli, il prêche la prudence sinon même la défiance. Les interdictions qu'il prodigue expriment le sentiment aigu des dangers que présente au Moyen Age le milieu urbain. « Ne sors pas la nuit » ⁴²⁹, « ne fréquente pas les prostituées » ⁴³⁰, « fuis les hérétiques » ⁴³¹, « crains les incendies » ⁴³² : tels sont quelques-uns des interdits que le *Traité* énonce à quelques lignes de distance. Morale et religion n'entrent point ici en ligne de compte. Selon le « moraliste », il faut fuir les hérétiques parce que, n'éprouvant pas la crainte de Dieu, ils sont trompeurs de profession. De même, il convient d'éviter les femmes de mauvaise vie, parce que souvent elles volent les marchands ou leur jouent de mauvais tours. Paolo connaît la geste des hommes d'affaires et peut-être a-t-il lu, parmi les *Cent Nouvelles* de ce Giovanni di Boccaccio di Chellino avec qui il est en relations d'affaires, le récit des malheurs de Salabatto et d'Andreuccio. Et il craint que ses lecteurs n'aient la naïveté du second. « Ne va jamais la nuit chez une prostituée, écrit-il, ni chez une autre femme de cette espèce, même si elle t'appelle chez elle. Et si d'aventure elle te fait appeler plusieurs fois, dis-lui de venir chez toi, si elle le veut, sinon qu'elle demeure chez elle, car on a déjà vu jouer bien des mauvais tours et plus particulièrement dans les ports et les villes étrangères » ⁴³³.

« Ne prête jamais tes armes » ⁴³⁴; « quand quelqu'un te dit : — viens avec moi, ne le suis que si tu sais où il va » ⁴³⁵. Ce sont des mises en garde que l'on peut rapprocher de l'interdiction citée plus haut de sortir la nuit. Comme l'inconnu ou l'imprévisible, les ténèbres effraient les hommes de la fin du Trecento. A quoi l'on peut objecter que l'interdiction de sortir la nuit, telle que l'énonce Paolo, prétend d'abord être de respect des ordonnances de police sur le couvre-feu. En fait, il s'agit bien de peur de la nuit pour elle-même et de méfiance envers

ses turpitudes, car, comme Paolo, saint Bernardin met les Florentins en garde contre les sorties nocturnes, avec ou sans autorisation de police (*bulletini*) ⁴³⁶.

Poussée comme ici à ses conséquences extrêmes, la prudence requiert une autre précaution, qui est de discrétion. Selon Y. Renouard, les marchands génois du Moyen-Age s'imposaient un secret jaloux en affaires ^{436 bis} ; à en croire le traité de Paolo, les *mercatores* florentins n'ont rien à leur envier. Notre moraliste conseille à ses lecteurs de n'entretenir de leurs affaires qu'un nombre restreint de personnes sûres et de ne manifester aucune curiosité pour les secrets des autres. N'a-t-il pas conscience de la toute puissance des paroles qui, dans le milieu restreint où ils vivent, font la renommée et la fortune des marchands florentins ? Davantage, Paolo di messer Pace voit en chacun de ses confrères un concurrent, pour ne pas dire un ennemi, qui n'a d'autres préoccupations que de percer ses secrets et de travailler ainsi à sa ruine commerciale et politique. Derrière chaque mur, chaque tenture, il soupçonne la présence d'un espion. « Si tu veux parler de choses secrètes, écrit-il, dis-les doucement et en un lieu si découvert que tu puisses te rendre compte si l'on n'entend pas ta conversation au-delà du mur le plus proche ; ou bien va parler de tes affaires secrètes sur une place, ou dans un pré, ou sur une plage, ou dans un champ découvert, afin que tu puisses voir s'il n'y a personne près de toi pour t'entendre » ⁴³⁷. Mieux encore, Paolo affirme qu'il est préférable de garder pour soi ses secrets : « Il est plus sûr de se taire que de prier autrui de se taire » ⁴³⁸. Parler de ses affaires privées, c'est donner barre sur soi, et le marchand ne veut pas dépendre du bon vouloir d'une tierce personne. Le commerce et l'industrie ont développé chez lui le sens de l'intérêt individuel : le *mercator* s'efforce de conserver sa liberté d'action et il sent que partager ses secrets avec autrui, cela signifie aliéner son indépendance. Paolo s'exprime sur ce point en toute clarté : « A dire tes secrets, écrit-il, tu perds la chose la plus noble qui soit, ta liberté » ⁴³⁹.

Malgré son apparente noblesse, cet ultime jugement s'engage sur les voies de l'égoïsme. « Si tu fais des affaires, écrit Paolo, et si avec ton courrier te parviennent des lettres destinées à d'autres, pense toujours à lire les tiennes avant de remettre celles des autres. Et, si tu y lis la recommandation d'acheter ou de vendre quelque marchandise, appelle aussitôt ton courtier, fais ce qui t'est recommandé et ne donne qu'ensuite les lettres qui étaient jointes aux tiennes. Mais ne les donne pas avant d'avoir achevé tes affaires, car les lettres en question pourraient recommander des choses qui te feraient du tort » ⁴⁴⁰. Bien compris,

l'intérêt individuel dépasse la prudence et pousse même à la lâcheté. Car Paolo recommande de fuir les périls, les compétitions politiques et les bagarres, non pas tant parce qu'il condamne la violence, comme nous l'avons vu, mais parce qu'il craint les mauvais coups et refuse de prendre parti. « Quand tu entends ou vois quelque désordre ou une bataille, écrit-il, éloigne-toi aussitôt ; car tu ne peux en retirer que des ennuis. Tu seras appelé à témoigner et, si tu dis la vérité, tu te feras des ennemis » ⁴⁴¹. Adressé aux citoyens d'une ville souvent agitée par les mouvements de rue, le conseil devient de véritable démission politique. Paolo recommande à ses lecteurs de rester barricadés chez eux pendant les « tumultes » : horions et haines effraient les marchands, car ils menacent leur confort physique et moral. « Ne t'empresse pas de sortir de chez toi, écrit encore Paolo, au cas où il y aurait une manifestation populaire. Reste à la maison et fais semblant de ne rien savoir : ainsi tu échapperas aux disputes et aux ennuis et tu seras sauf » ⁴⁴⁰. Le sens de la communauté, typique de la mentalité médiévale, disparaît ici ; il est remplacé par la préoccupation du bien-être et du confort individuels.

La passion de profit et le souci de la réussite terrestre ne trouvent de limitation que dans le précepte de mesure, qui inspire toutes les recettes du *Traité*. La *mediocritas* est un idéal d'origine classique et chrétienne. Dans le troisième paragraphe du *Libro di buoni costumi*, Paolo admet l'acception chrétienne du terme de *misura*, comme de défense contre les vices et de principe animateur de toutes les bonnes actions. Il écrit : « Suis la mesure, donc dans tous tes actes tâche d'avoir de la mesure, afin de ne pas te tromper, car qui a de la mesure vainc tous les vices » ⁴⁴³. Chemin faisant, le juste milieu acquiert dans le *Traité* une signification nouvelle ; il se « laïcise », devient exclusivement mondain : règle à suivre pour s'imposer au monde. La « médiocrité » s'impose comme critère de toute l'activité marchande, servant à définir la *masserizia* : « C'est une très belle et grande science que de savoir gagner de l'argent, mais c'est une belle et plus grande qualité encore que de savoir le dépenser avec mesure et là où il faut » ⁴⁴⁴. Dans le paragraphe suivant, Paolo établit également des liens entre la *mezzana via* et la vie en société. Il écrit : « La courtoisie n'est rien d'autre que la mesure » ⁴⁴⁵. Enfin, la *mediocritas* s'impose comme le mètre des actions et des désirs, à quoi déterminer le fou et le raisonnable, le pernicieux et le profitable. Boussole pour indiquer la voie de la droite raison entre les excès de toutes sortes. Ivresse, gourmandise, colère, orgueil, soif de vengeance : toutes les passions sont condamnées au nom de la modération. Paolo enseigne ainsi à l'homme à se rendre maître de soi : « Garde-toi soigneusement, écrit-il par exemple, de boire jusqu'à en perdre la raison et

la conscience, car l'ivresse est chose trop laide et dangereuse » ⁴⁴⁶. Certes, Paolo condamne l'ivresse comme démesure, mais au nom de la raison. Il la juge moralement déplorable et pratiquement nuisible. Le précepte mercantile du juste milieu dépasse donc le plan de la prudence mesquine pour atteindre au sentiment profond de l'intérêt et de la dignité de l'individu. Le paragraphe concernant la colère fournit au moraliste l'occasion de s'exprimer de façon encore plus explicite : « C'est un dangereux péché que celui de la colère, écrit-il, car elle prive hommes et femmes de leur raison et ne leur laisse pas conscience de ce qu'ils font et disent. Et l'homme et la femme dépourvus de raison sont pareils aux bêtes » ⁴⁴⁷.

Consécration du succès dans l'État-cité : la renommée. Le souci de la bonne réputation sous-tend tous les enseignements du *Libro di buoni costumi*. L'*urbanitas* en est l'idéal : idéal aux horizons exclusivement humains. Aussi bien seule la ville semble-t-elle à Paolo capable de former les hommes, cependant que la campagne ne produit que des bêtes ⁴⁴⁸. Sans cesse notre marchand philosophe insiste sur la valeur déterminante du *consensus* social. Pour lui, comme pour Morelli, l'action ne trouve pas sa justification en sa valeur propre, mais dans le « qu'en dira-t-on ? ». La sanction des agissements des bourgeois est le « *ben ti sta* » ⁴⁴⁹. « *Se vuoi essere chostumato, guardati e verghongniati di fare le sozze chose* » ⁴⁵⁰. « *Melgio è a l'uomo avere buona fama in questo mondo che avere un gran tesoro ; e però prochacciati di vivere in questo mondo dirittamente a ciò ch'aquisti buona fama* » ⁴⁵¹.

Comme en surimpression sur cette éthique exclusivement préoccupée du monde, Paolo rappelle les préceptes de la morale chrétienne. Toute la dernière partie du *Traité* expose des problèmes de foi et de salut ⁴⁵². Ame et espoir sont les derniers mots d'un livre qui s'ouvre sur des recettes visant essentiellement au succès dans le monde ^{452 bis}. Le ton et le vocabulaire même s'en ressentent, qui deviennent ascético-mystiques ⁴⁵³. Ainsi, s'il recommande le profit à tout prix, Paolo le limite aux acquisitions honnêtes, c'est-à-dire conformes à la morale économique de l'Église médiévale ⁴⁵⁴. Il est par là l'un des derniers moralistes marchands qui prohibe l'usure pour des motifs exclusivement moraux, ainsi que les bénéfices excessifs et les fraudes sur la qualité et la quantité des marchandises. Et il n'omet pas de rappeler que le marchand malhonnête n'est pas le légitime possesseur du *maltolletto*. « Le mal acquis, écrit-il par exemple, ne t'est pardonné que si tu rends ce que tu as pris [par des procédés malhonnêtes]. Garde-toi donc de prendre ainsi pour ne pas avoir à rendre, car ce te sera très dur » ⁴⁵⁵.

Concurremment, et malgré son souci de l'intérêt personnel, Paolo rappelle la vertu de justice. Il déclare que la *ragione* doit être appliquée en toute rigueur, sans considérations d'amitié, de parenté ou de liens commerciaux. Le précepte prend toute sa valeur quand on songe qu'il s'adresse à des hommes qui doivent faire respecter l'ordre et la paix florentines dans la cité et dans le *contado*, comme magistrats ou comme représentants de l'autorité de l'État dans l'« Empire ». « Rappelle-toi, dit le moraliste, que, quand tu dois prononcer quelque sentence, tu dois statuer honnêtement, loyalement et justement. Ne t'éloigne pas de ce principe, ni par intérêt, ni par amour, ni par crainte, ni par parenté, ni par amitié, ni par sentiment d'association »⁴⁵⁶. Ainsi l'indépendance de la justice est solennellement affirmée, même dans les domaines (affaires, famille) qui tiennent le plus à cœur au marchand.

Aussi bien Paolo ne perd-il jamais de vue le salut de ses lecteurs. Ses interdictions et ses mises en garde prouvent suffisamment son pessimisme typiquement médiéval : il n'a pas confiance en l'homme. Son *Traité* prétend ramener l'humanité dans le droit chemin qui mène à la porte étroite. « Je veux, écrit-il, que tu saches que celui qui n'accepte pas la critique de ses erreurs et du mal qu'il fait et dit, prend l'habitude des mauvaises actions, si bien qu'il ne s'en aperçoit plus et qu'il ne croit pas mal agir. Aussi ne cesse-t-il jamais de mal faire »⁴⁵⁷. A ceux qui ne peuvent supporter les réprimandes de leurs confrères, le *Traité* recommande d'aller écouter les sermons. Pour Paolo, la vie de l'homme d'affaires se passe entre l'église et le comptoir : « Fréquente l'église les jours de fête et les autres jours aussi et quand tu peux modérément laisser ton comptoir ou ton magasin, fréquente aussi l'église »⁴⁵⁸. Sans cesse notre moraliste brandit la menace de l'enfer, mais en revanche il promet le salut aux scrupuleux. A la manière de ser Lapo Mazzei, dont nous parlerons bientôt⁴⁵⁹, Paolo use volontiers comme argument de la peur de la mort proche et inéluctable. Il va répétant que la mort menace l'homme d'affaires, qu'elle peut le frapper à tout instant. On croirait entendre l'ascétique ser Lapo. En fait, l'intention est bien différente, morale et religieuse certes, mais surtout économique, car notre marchand recommande à ses lecteurs d'être toujours prêts à partir, c'est-à-dire qu'il leur enjoint de tenir en ordre leurs affaires mondaines et spirituelles, le bilan de leurs profits et de leurs bonnes actions. « C'est un très grand danger, écrit-il, pour ton âme, ton corps et tes biens que de dire quand tu es malade : demain je ferai telle chose, car nombreux sont les malades qui un jour ne semblent pas aller si mal et le lendemain perdent le langage, l'ouïe et la conscience »⁴⁶⁰. Donc, avant de mourir, le *mercator* doit régler ses comptes avec Dieu et

avec ses associés. On songe au Gualberto de Morelli ⁴⁶¹ : Paolo met sur le même plan les devoirs d'état et les devoirs de religion des hommes d'affaires.

On le voit : pour sincère qu'elle soit, la foi de Paolo est marquée au coin de la pensée marchande. Chez lui comme chez Morelli, le culte rendu à Dieu apparaît comme une obligation parmi les autres, qui ressortit à la bonne conduite des affaires. Il convient de rendre à Dieu tous ses devoirs. L'honnêteté commerciale doit se doubler de l'assistance ponctuelle aux cérémonies religieuses. « Le salut de l'âme, lit-on dans le *Traité*, exige trois choses, qui sont confession, contrition et satisfaction » ⁴⁶². Cette recette recommande aux marchands de régler leurs comptes avec Dieu, d'être quittes : d'où l'on peut conclure que les rapports des *mercatores* avec Dieu se présentent sous la forme d'un contrat synallagmatique. En échange du culte qui lui est dû, Dieu doit accorder aux hommes d'affaires son appui. Il y a, si l'on peut dire, une réciprocité d'échanges. Aussi bien le culte est-il plus formel que sincère : le marchand est plus soucieux des avantages matériels que des profits spirituels qu'il peut tirer de sa participation aux cérémonies religieuses. Ainsi Paolo recommande, par exemple, le jeûne pour les bénéfices qu'il garantit : « Tu feras ainsi un bon jeûne et agréable à Dieu et tu obtiendras sans nul doute de la Vierge Marie de grands bénéfices en ce monde et dans l'autre » ⁴⁶³.

Tels sont donc, éclairés et ordonnés, les motifs de la morale exposée par Paolo da Certaldo. Il convient maintenant d'en mesurer l'originalité et l'importance. Quant à la première, on voit dès l'abord qu'elle est à peu près nulle. Chemin faisant, nous avons relevé, en effet, de multiples coïncidences entre les propos de Paolo et ceux de Morelli ou de Mazzei. En outre, les commentateurs du *Libro di buoni costumi* ont beau jeu de multiplier les rapprochements avec d'autres recueils de maximes marchandes, telle la *Canzone del Pregio* de Compagni ⁴⁶⁴. Sans aucun doute Paolo, plus que tous les autres moralistes marchands, est un parfait porte-parole de sa classe et de sa cité. N'est-ce pas en cela, d'ailleurs, qu'il nous intéresse d'abord ?

Mais le trait le plus original du *Traité* réside — chose apparemment paradoxale — dans son inachèvement. Car Paolo hésite constamment entre deux morales. Il accueille sans discussion les impératifs de l'éthique chrétienne, répétant sans commentaires les enseignements de l'Évangile. Il demeure fidèle, en outre, à la morale économique de l'Église. Mais, en même temps, il fait une large place à l'éthique mercantile, de profit et de réussite individuels. Les contradictions — iné-

vitables — sont fréquentes. Dans tel paragraphe notre *mercator* recommande de ne pas se venger ⁴⁶⁵, dans tel autre il constate que la vengeance est l'une des plus grandes satisfactions humaines ⁴⁶⁶. Ailleurs, il condamne la pratique des « épices », mais aussitôt il recommande au plaideur d'en offrir à ses juges ⁴⁶⁷. Dans un autre chapitre encore, il écrit : « Quand tu achètes des céréales, prends soin que la mesure ne soit pas remplie trop brutalement, car toujours elles diminueront de 2 ou 3 %. Quand tu vends, emploie cette pratique, ton blé s'en augmentera » ⁴⁶⁸. Donc, concernant la pratique et la théorie, les conseils commerciaux et les préceptes religieux, les conceptions de Paolo sont totalement opposées. Le divorce est patent entre les idéaux et les exigences de la vie quotidienne.

Or Paolo ne choisit pas explicitement. Il admet dans son recueil des maximes qui s'opposent. Ses hésitations manifestes, son incapacité ou son refus de se prononcer nettement témoignent de sa position et de sa personnalité. Notre homme n'appartient pas à une génération qui a « sauté le pas » et, pour sa part, il n'a ni le caractère, ni l'intelligence nécessaires pour se décider.

Cette situation intermédiaire est donc le trait le plus intéressant du *Libro di buoni costumi*. Paolo da Certaldo n'est ni tout à fait oublieux de la morale chrétienne, ni parfaitement acquis à l'éthique marchande. Mais le dualisme n'est nullement dramatique dans son *Traité* : l'absence de débats moraux, de tragédie, montre bien que le conflit est implicitement dépassé au profit de la pensée marchande. Le titre même du *Traité de la Vie Honnête* en montre la nouveauté et les limites : d'une éthique à l'échelon terrestre, soucieuse du bonheur quotidien de l'individu vivant en société, ou, plus exactement, préoccupée des satisfactions propres aux hommes d'affaires.

